
MORALISCHE WOCHENSCHRIFTENInstitut für Romanistik, Karl-Franzens-Universität Graz

Permalink: <http://gams.uni-graz.at/o:mws.3810>

Zitiervorschlag: Justus Van Effen (Hrsg.): "XCIV. Bagatelle", in: *La Bagatelle*, Vol.2\043 (1745), S. 276-282, ediert in: Ertler, Klaus-Dieter / Fischer-Pernkopf, Michaela (Hrsg.): Die "Spectators" im internationalen Kontext. Digitale Edition, Graz 2011-2017. hdl.handle.net/11471/513.20.2240 [aufgerufen am: 20.04.2017].

XCIV. Bagatelle

Du Jeudi 30. Mars 1719.

LE beau tems m'invita, un jour de la semaine passée, à goûter le plaisir de la promenade avec un Ami spirituel & éclairé. Il semble que jamais l'esprit n'est si fort porté à la réflexion, que quand les sens, plutôt amusés qu'occupés par la variété d'un grand nombre d'objets riens, communiquent à l'ame une joie douce & paisible, & l'endorment dans une agréable rêverie.

Nous nous étions abandonnés pendant plus d'une demi heure à des distractions satisfaisantes, lorsque par hazard mes yeux tombèrent sur un bon homme assis sur le bord d'un canal, la pipe à la bouche, & une ligne à la main. Il paroissoit être de cette classe de gens, qui par le travail le plus rude, gagnent précisément ce qui leur faut pour ne pas mourir de faim. Je m'arrêtai assez longtems pour voir la réussite de cette pêche, & je ne vis pas le moindre petit poisson qui daignât seulement donner au pauvre Pêcheur de fausses espérances. Je m'impatienai pour lui, & je fus découvrir une petite corbeille qu'il avoit apportée pour y mettre sa proie future ; mais je n'y vis que la place. Combien y a-t-il déjà que vous êtes ici, mon Ami ? lui dis-je. *Une heure & demie*, me répondit-il. Et vous n'avez rien pris du tout ? *Hélas non, Monsieur*, répliqua t-il de l'air du monde le plus tranquille & le plus serein. Je vous avoue que cette tranquillité m'étonna autant que le phénomène le plus prodigieux, & que je crus avoir besoin des lumières de mon Ami, pour entrer dans les sources d'une patience, qui paroît si incompatible avec l'activité naturelle de l'Homme. Je sais bien qu'il y a des gens si attachés à la chasse, que le mauvais succès ne les rebute pas ; mais la Chasse est bruyante, on parcourt une bruyère, une prairie, une colline, une vallée ; on monte, on descend, on s'occupe. Aulieu que la Pêche est sédentaire, & que le butin, ou du moins l'espérance d'en faire, est le seul plaisir qu'elle puisse fournir.

Il est vrai qu'un Philosophe peut méditer, en donnant à ses mains une occupation extérieure & machinale où l'ame n'a point de part ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agissoit selon toutes les apparences. Notre bon homme badinoit dans l'eau avec sa ligne & faisoit tout le manège d'un Pêcheur expert. Il pêchoit du corps & de l'ame. Voici la première réflexion qui me vint là dessus dans l'esprit. Cet homme est attaché tous les jours à un travail rude & pénible, pendant une semaine entière il aspire au repos comme au Souverain Bien. Le repos est pour lui, ce qu'est la victoire à un Général, l'arrivée d'un Vaisseau richement chargé à un Négociant, les faveurs d'une Maîtresse à un Amant passionné. Il pêche, & il se repose ; il cherche à réunir deux félicités ; l'une lui manque, il s'en console en goûtant l'autre à son aise.

Cette raison ne parut pas mauvaise à mon Ami, à qui je la communiquai. Après y avoir rêvé quelques tems : Que sait-on, me dit-il, si l'indolence de ce malheureux Pêcheur ne dérive pas d'un autre principe aussi naturel ? Son seul métier est peut-être d'exister, & il existe tout aussi bien au bord d'un canal, une ligne à la main, que dans une chambre au milieu de sa famille.

En effet, il y a un grand nombre de personnes qui semblent créées exprès pour exister & pour sentir confusément qu'ils existent : disons plus, il y en a qui par cette existence toute pure contribuent au bien de la Société, & sont exemptes elles-mêmes de la plus affreuse misère. Tant il est vrai que la Providence fait rendre utile au Genre-Humain, non seulement les différens talens, mais le défaut même de talens.

Quand je vois quelquefois un Homme couvert de haillons, laid, mal fait, qui dans tout l'Univers ne voit rien au dessous de lui, & qui paroît être insulté par tout ce qu'il rencontre, par tout ce qui l'environne, je suis surpris que ce rebut de la Nature & de la Fortune, puisse se résoudre à vivre. S'il pense, il n'y a qu'une seule raison capable de l'empêcher de se noyer ou de se pendre ; c'est la possession d'une vertu raisonnée qui le fait triompher du malheur présent, en attendant un bonheur éternel. Sans cette félicité intérieure, sa seule ressource

est l'incapacité de réfléchir ; & peut-être que les *Anglois* ne se pendent, & ne se noient plus noblement qu'aucun autre Peuple, que parce qu'en général ils pensent davantage.

Une dixième partie des Hommes ne continue à vivre, que faute de sentir & de raisonner ; & leur stupidité, comme je l'ai déjà dit, est avantageuse au Public. Elle traîne un ballot, porte un coffre, scie le tronc d'un arbre. Mettez à la place de la *pensée*, qu'on l'environne de toutes sortes de disgraces, qu'on la dénué d'une vertu solide, elle ne pourra pas soutenir l'idée de son malheur. Quoi n'être placé dans ce Monde, que pour être l'esclave du Genre Humain, le centre de son mépris ; pour faire dans une semaine entière, ce qu'un cheval feroit dans un jour, & un moulin dans un quart-d'heure ! il vaut mieux se priver de la vie, c'est un fardeau insupportable.

Mais, dit-on, l'amour de la Vie est naturel aux Hommes. Pour le détruire, il faut un desespoir qui aille jusqu'à la rage ; c'est un instinct inexplicable. J'ai de la peine à le croire, & je m'imagine qu'on peut développer les motifs qui nous attachent à la Vie : *Exister, sentir qu'on existe, être capable de réfléchir sur son existence*, c'est en soi-même un bonheur qui nous fait trouver du plaisir à vivre, parce qu'il nous instruit de notre supériorité sur un grand nombre d'autres créatures : Mais quand nous ne sentons notre existence que pour la trouver au dessous de Néant, c'est ce sentiment même qui nous doit détacher de l'amour de la Vie, & nous rendre jaloux de l'insensibilité des Brutes, & de la vie imparfaite des Pierres & des Plantes. Je comprends aisément que le *sentiment de notre existence* est assez fort pour résister à une foule de disgraces, pour peu qu'il soit soutenu & aidé par un bonheur chimérique, par une légère espérance.

De la jeunesse, un beau visage, un peu de réputation, la protection d'un Homme de qualité, la tendresse d'une Femme, un héritage problématique, le moindre de ces avantages peut forcer un homme à vivre, & le consoler de ses malheurs présents. A parler franchement, je ne crois pas que ce soit la crainte de commettre un crime qui empêche le plus souvent un homme de se donner la mort, quand il ne possède aucun avantage, & qu'il n'a pas la moindre raison de s'attendre à un avenir plus fortuné. Je m'en ferois plutôt à une heureuse stupidité.

Notre Raison n'est que trop souvent docile aux mouvemens de notre Cœur, & une personne qui penseroit un peu, & qui trouveroit la mort un remède nécessaire à ses disgraces, se tromperoit facilement par ses propres sophismes, & appelleroit comme d'abus du sentiment général, *qu'il n'y a point d'action plus inhumaine, que d'attenter sur sa propre vie*.

Témoin un *Anglois*, homme savant, & qui avoit toujours passé pour très raisonnable. Il s'ennuyoit de faire toujours la même chose, & il avoit résolu de sortir de la vie, comme un Convive rassasié quitte la table. Il consulta un de ses Amis sur un dessein si bizarre. Celui-ci ramassa les plus fortes raisons pour l'en détourner. L'autre soutint l'innocence de sa résolution avec tout le flegme possible ; & après une longue & vive dispute, chacun se retira, comme il est ordinaire, avec l'opinion qu'il venoit de défendre. Dès que notre Savant fut rentré dans son cabinet, il se mit à composer un Livre formel pour défendre sa thèse. Il y travailla une année entière, sans donner la moindre marque d'égarement d'esprit ; & quand il eut mis son Ouvrage au net, & en état d'être imprimé, il se servit des instrumens de sa mort, qu'il avoit préparés depuis longtems.

Le lendemain on trouva sa Justification sur sa table, & l'Auteur attaché au plancher de son cabinet.